NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 4 1954

Josué à la bataille de Gabaon

Gustave LAMBERT (s.j.)

p. 374 - 391

https://www.nrt.be/es/articulos/josue-a-la-bataille-de-gabaon-2454

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Josué à la bataille de Gabaon

Parmi les tâches que l'encyclique « Divino afflante Spiritu » signale à l'attention des exégètes, elle recommande comme spécialement importante l'étude des différents genres littéraires utilisés dans les anciennes littératures orientales. « De ces manières de dire dont se servait habituellement le langage humain chez les peuples anciens, surtout chez les Orientaux, aucune n'est exclue des Livres Saints [1] ».

On ne peut que se réjouir des directives données en ce domaine, quand on constate que pendant longtemps on a en vain cherché une réponse satisfaisante à la question souvent posée : Josué a-t-il arrêté le soleil? N'est-ce pas que, de très bonne foi d'ailleurs, on se méprenait sur le genre littéraire auquel appartient le récit concernant l'arrêt du soleil lors de la bataille de Gabaon?

En raison de cette attitude, le problème de l'arrêt du soleil est devenu une question cruciale à partir du jour où, à la suite de Copernic (1473-1543), Kepler (1571-1630) et Galilée (1564-1642), on estima nécessaire de substituer au vieux système géocentrique une conception nouvelle. Ce n'était pas le soleil qui tournait autour de la terre, comme l'avaient imaginé tous les peuples de l'antiquité, mais c'était le soleil qui constituait le centre de notre monde planétaire et, comme les autres planètes, la terre tournait autour de lui.

En 1634, Cornelius a Lapide [2], nullement ébranlé par le système copernicien, apparaissait encore comme un représentant de l'exégèse traditionnelle : dans son commentaire sur l'*Ecclésiastique,* XLVI, 4, il déclarait sereinement que non seulement le soleil et la lune, mais tous les corps célestes (omnes orbes coelestes) s'étaient tenus immobiles pendant un laps de temps qu'il estimait avoir été de douze à quatorze heures.

On reconnaît aujourd'hui que la condamnation de Galilée en 1616 fut un épisode regrettable, tout comme la déclaration faite en 1662 par la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Tubingue pour affirmer que le système de Copernic était en opposition avec les données de l'Ecriture Sainte.

Malgré ces jugements défavorables, il ne manqua pas d'exégètes

---

1. Il est clair, suivant la restriction posée par le document pontifical, qu'on ne peut pas prétendre trouver dans les écrits inspirés un langage qui répugnerait à la sainteté de Dieu ou à la vérité.

2. Cornelius a Lapide, *In Ecclesiasticum,* 1687, p. 953 B. — Le seul problème qui se posait à l'esprit de Cornelius était celui du « tempus » : il le résolvait en ces termes : « non fuit tempus, quod est mensura motus primi mobilis; **fuit tamen tempus, id est duratio quae existentiam rei cuiusque comitatur, cuius mensura erat duratio coeli et primi mobilis** ».

qui, dès le XVIIe siècle, se mirent à chercher des explications du miracle de Josué qui tiendraient compte des nouvelles conceptions sur l'univers. Puisqu'il fallait abandonner l'idée d'un arrêt du soleil, on se demanda comment la journée avait été allongée, selon le mot de l'Ecclésiastique : « Un seul jour ne fut-il pas comme deux jours [3] ? ».

On allait en arriver ainsi à délaisser le sens littéral et obvie du récit biblique pour lui substituer ce qu'on estimait pouvoir expliquer d'une manière plus ou moins satisfaisante.

En 1644, Hugo Grotius [4] déclare qu'il n'était pas difficile pour Dieu, même après le coucher du soleil, de montrer l'image de l'astre se réverbérant sur un nuage au-dessus de l'horizon.

En 1655, Isaac de la Peyrère [5], l'inventeur des préadamites, explique le miracle à peu près de la même façon. Bien que le soleil eût disparu, son éclat, en vertu d'un étonnant prodige, serait resté suspendu dans le ciel, au-dessus de la ville de Gabaon.

D'autres commentateurs tâcheront de fournir une explication naturelle : l'arminien Jean Le Clerc [6], professeur à Amsterdam (1657-1736), cherche la cause du prolongement de la lumière du jour dans une réfraction anormale des rayons solaires.

En 1670, Spinoza [7] prélude à une méthode d'interprétation qui sera souvent reprise dès la fin du XIXe siècle : elle consiste à unir dans l'explication la chute de grêle (Josué, X, 11) et l'arrêt du soleil (X, 12-14), sans tenir compte que, littérairement parlant, ces deux phénomènes sont entièrement distincts et doivent le rester dans une exégèse soucieuse du sens littéral des textes. Le philosophe juif hollandais cherche donc dans la présence des nuages de grêle la cause de la réfraction à laquelle on attribuait le prolongement du jour.

La théorie de la réfraction a gardé des partisans, par exemple le R. P. André Fernandez, S. J. [8], bien qu'il ne se prononce pas fermement, car il ajoute : « Cela s'est passé ainsi ou autrement » (vel aliter).

Dans les dernières années du XIXe siècle et au début du XXe, on abandonne l'explication par la prolongation de la journée et l'on en essaye une autre, laquelle conjugue de diverses manières la chute de grêle et l'arrêt du soleil.

Selon l'Abbé Bourlier [9] (1897), Josué aurait demandé que le soleil ne se couche pas pour pouvoir anéantir les ennemis. Jahvé aurait

3. *Ecclésiastique,* XLVI, 4. — On remarquera que la première partie du verset dit : « Le soleil, par sa main, n'a-t-il pas rétrogradé? ».

4. Hugo Grotius, *Annotationes in Vetus Testamentum,* Amsterdam, 1679, I, p. 106 A.

5. Isaac de la Peyrère, *Praeadamitae,* 1655, p. 208-213.

6. *Veteris Testamenti libri historici ex translatione Ioannis Clerici,* Amsterdam, 1708, p. 23 s.

7. B. Spinoza, *Tractatus theologico-politicus,* Amsterdam, 1670, p. 22.

8. A. Fernandez, S. J., *Commentarius in librum Iosue* (Cursus Sacrae Scripturae), Paris, 1932, p. 147.

9. J. Bourlier, *Revue du Clergé français,* XII (1897), p. 44-56.

exaucé cette prière, non pas en arrêtant le soleil ou en prolongeant le jour, mais en faisant tomber sur les ennemis une grêle violente qui en anéantit un grand nombre. Ce qui n'aurait pas été possible en un jour fut pourtant réalisé, si bien qu'un seul jour fut comme deux journées.

La même année, J. Reid [10] proposait de comprendre les choses autrement : Josué a marché toute la nuit pour venir au secours des Gabaonites. Il espère surprendre encore à la faveur de l'obscurité et avant le lever du soleil les cinq chefs amorréens. Mais voici que l'aurore s'annonce : le soleil va bientôt se lever sur Gabaon. C'est alors que Josué s'écrie : « Arrête-toi, soleil, sur Gabaon », c'est-à-dire : « Ne te montre pas, ne viens pas éclairer le combat qui va s'engager ». Mais la prière de Josué est exaucée autrement qu'il ne l'avait imaginé : Dieu envoie des nuages de grêle qui obscurcissent le soleil.

Quelques années plus tard, en 1903, le R. P. von Hummelauer, S. J. [11], propose en ordre inverse la relation entre la grêle et le soleil. C'est au cours de la matinée que le champ de bataille de Gabaon fut couvert par d'épais nuages de grêle qui interceptaient la lumière du soleil. La tactique de Josué était par là considérablement gênée et l'ennemi allait trouver l'occasion de s'échapper. C'est alors que Josué donna au soleil l'ordre de continuer à luire et de venir en aide à Israël plutôt que de faire le jeu de l'ennemi. La prière du capitaine fut exaucée : le nuage de grêle se dissipa et le soleil se montra de nouveau radieux en plein ciel. Et ainsi ce jour mémorable connut deux fois le passage de l'obscurité à la lumière : d'abord au lever normal du soleil ; une seconde fois par la disparition du nuage de grêle. La journée de Gabaon fut comme deux jours.

En 1910, E. W. Maunder [12] imagine encore une autre combinaison du soleil et de la grêle. Elle ressemble à celle de J. Reid, avec cette différence que ce n'est pas le matin, mais à midi, que Josué a prié le soleil de s'arrêter, c'est-à-dire de cesser de luire, parce que sa chaleur en plein midi était très pénible pour l'armée d'Israël. Et c'est par un nuage de grêle que cette prière fut exaucée. Ainsi le peuple élu put remporter une grande victoire, à ce point importante qu'elle fut considérée comme l'œuvre de deux journées.

En 1913, le Chanoine Van Hoonacker [13] commente comme suit l'arrêt du soleil pendant un jour entier. Les nuages qui apportèrent la grêle couvrirent le ciel jusqu'au lendemain, jusqu'à l'heure exacte où, la veille, Josué avait formulé sa prière. Si bien que vingt-quatre heures s'étaient écoulées, quand les Israélites virent de nouveau le

10. J. Reid, *Expository Times*, IX (1897-1898), p. 284-285.
11. J. von Hummelauer, S. J., *Commentarius in Iosue* (Cursus Sacrae Scripturae), Paris, 1903, p. 234.
12. E. W. Maunder, *The Expositor*, X (1909-1910), p. 359-372.
13. A. Van Hoonacker, *Theologie und Glaube*, V (1913), p. 454-461.

soleil à l'endroit même où, le jour précédent, les nuages de grêle leur avaient dérobé la vue de l'astre. C'est ainsi que prit naissance le récit selon lequel le soleil serait resté immobile à la même place durant une journée entière.

On pourrait croire qu'on a fini par se lasser de chercher toujours de nouvelles explications. Il n'en est rien : preuve suffisante qu'on n'est pas satisfait par les anciennes.

En 1935, Stanley Thoburn [14], un anglican en résidence aux Indes, fait appel à ses expériences dans les régions montagneuses de l'Himalaya et prétend expliquer le miracle de Josué par une illusion d'optique. Tandis que le soleil se levait sur Gabaon et que la lune se couchait sur la vallée d'Ayalon, Josué, à la poursuite des ennemis, s'enfonçait dans la vallée vers l'ouest, si bien qu'il avait l'illusion que, derrière lui, le soleil ne montait plus et que, devant lui, la lune ne descendait plus. Cette illusion d'optique s'est produite avant la chute de grêle qui déroba aux regards aussi bien la lune que le soleil.

Un des derniers essais d'explication du miracle de Josué est celui qui a été proposé en 1943, dans la séance du 3 mai de l'Académie des Sciences de l'Institut de France par M. Jean Bosler [15], professeur à l'Université de Marseille et Directeur de l'Observatoire de cette ville. Sa communication est intitulée : « Sur une averse de météorites mentionnée dans la Bible ».

Dans les « abanim gedoloth » (grosses pierres) dont il est fait mention dans le récit de Josué, M. Jean Bosler croit pouvoir identifier une pluie de météorites qui s'abattit sur les Amorréens en fuite. Remarquons immédiatement que dans le récit hébreu ces « abanim gedoloth » (grosses pierres) voient leur signification précisée par « abnê habbarad » (pierres de grêle), ce qui ne laisse aucun doute sur leur identité et rend illusoire l'identification avec les météorites de M. Bosler.

Le professeur de Marseille fait mention d'une grêle de météorites qui s'abattit en Pologne, le 30 janvier 1868 : plus de 100.000 pierres couvrirent la région de Pultusk. Une autre chute de météorites se produisit en Sibérie, le 30 juin 1908. Celle-ci fut accompagnée d'une « nuit claire », c'est-à-dire d'une prolongation inaccoutumée du jour.

Ces phénomènes ne furent l'objet d'enquêtes sur les lieux qu'une vingtaine d'années plus tard, à partir de 1927. Dans la forêt sibérienne, une aire considérable de 40 kilomètres de diamètre fut dévastée et criblée de cratères dont le diamètre allait parfois jusqu'à 50 mètres, tandis que les arbres étaient partout jetés à terre et incendiés par la cime.

---

14. C. Stanley Thoburn, *Expository Times*, XLVII (1935-1936), p. 373-377.

15. Jean Bosler, *Sur une averse de météorites mentionnée dans la Bible*, dans les *Comptes Rendus de l'Académie des sciences de l'Institut de France*, CCXVI (1943), p. 597-599.

Le jour suivant, une nuit claire se produisit. Cette luminosité anormale fut provoquée sans doute par la diffusion dans la haute atmosphère de poussières solides entraînées par l'essaim de météores. Le phénomène fut si remarquable qu'on l'observa partout en Europe, en France, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, sans pouvoir en soupçonner la cause. Celle-ci, comme on l'a dit plus haut, ne fut connue et étudiée que vingt ans plus tard.

Dans l'union de ces deux phénomènes : chute de météorites et nuit claire, M. Jean Bosler croyait trouver les éléments suffisants pour expliquer les faits étonnants de la bataille de Gabaon.

Dans l'« Histoire Sainte » de M. Daniel-Rops [16] (1945), on trouve une note sur la « très intéressante hypothèse que nous devons à M. Jean Bosler, pour commenter le ' miracle de Josué ' ». Le même auteur dit encore : « La chute des pierres célestes et « l'arrêt du soleil » auraient donc constitué un seul et même miracle, accompli par Dieu au bénéfice de Josué. La science confirmerait ici totalement le fait surnaturel ».

Et dans une conférence faite en 1944, à la Société Saint Albert le Grand, le R. P. Ceuppens, O.P. [17], n'a pas hésité à accepter pleinement les vues du Directeur de l'Observatoire de Marseille.

Le P. Ceuppens exprimait ses conclusions dans les termes suivants : « Nous admettons donc : 1) L'intervention providentielle de Dieu dans la lutte de Josué contre les Amorréens; 2) L'historicité de la chute de pierres célestes, c'est-à-dire de météorites, comme fait principal; 3) L'historicité de la prolongation du jour comme fait secondaire; 4) Une relation étroite entre la chute des météores et la prolongation du jour, puisque l'une est la conséquence de l'autre; 5) L'arrêt du soleil est l'expression de l'opinion populaire, opinion qui, dans le cas présent, n'est pas conforme à la réalité. »

Désireux de sauvegarder l'historicité du récit biblique, le P. Ceuppens estime atteindre le but en remplaçant la grêle, formellement nommée dans le texte, par des météorites, et l'arrêt du soleil et de la lune par une nuit claire. En d'autres termes, à une intervention merveilleuse de Jahvé faisant tomber des grêlons énormes sur les ennemis de son peuple, le conférencier substitue une chute possible de météorites, phénomène naturel, mais qui pour cette raison devait naturellement atteindre amis et ennemis, Israël et l'Amorréen. A l'arrêt prodigieux des astres du jour et de la nuit, il substitue une nuit claire, phénomène naturel qui doit être conçu en relation étroite avec la chute des météorites.

Nous ne pouvons qu'insister sur ce que nous dirons bientôt :

16. Daniel-Rops, *Histoire Sainte, Le peuple de la Bible,* Paris, 1945, p. 163-164, note 1.

17. P. F. Ceuppens, O.P., *Le miracle de Josué* (Etudes Religieuses), La Pensée Catholique, Quai Mativa, 38, Liège, 1er mai 1944, n° 548, 27 pages.

les solutions de ce genre méconnaissent la distinction qu'impose l'analyse littéraire du récit entre la péricope relative à la grêle (X, 11), laquelle met en relief l'intervention de Jahvé, et la strophe empruntée au livre du Juste (X, 12-13) : cette dernière avait pour but, dans sa forme originale, de magnifier le grand capitaine en racontant qu'il s'était fait obéir même du soleil et de la lune.

Tout le monde admettra bien volontiers qu'on ne peut expliquer naturellement une grêle comme celle dont parle le texte biblique et beaucoup moins encore l'arrêt du soleil et de la lune. Mais puisque tel est incontestablement le sens littéral du texte, n'est-ce pas le moment de nous souvenir des directives de l'encyclique « Divino afflante Spiritu » sur les divers genres littéraires qui peuvent se rencontrer dans la Bible?

En 1946, W. J. Phythian-Adams [18] a repris pour la compléter l'explication du « miracle de Josué » par une chute de météorites. L'auteur déclare se souvenir parfaitement du phénomène de la nuit claire de juin 1908; il en fut témoin à Monmouth, dans le sud-ouest de l'Angleterre, mais il n'en lut l'explication qu'en 1945.

Ayant constaté qu'on essayait d'expliquer par ces phénomènes météorologiques le récit extraordinaire de la bataille de Gabaon, Phythian-Adams a apporté un élément nouveau en signalant un fait raconté dans les annales du roi hittite Mursilis II, lequel aurait régné, selon l'auteur, entre 1340 et 1300 avant notre ère. Or, les annales de ce souverain rapportent que, durant l'été de sa troisième année de règne, l'armée hittite qui se trouvait en Asie-Mineure avait eu connaissance d'un météore qui était tombé sur la ville d'Apasas, capitale du pays d'Arzawa. On a parfois identifié Apasas avec la ville de Tarse; Phythian-Adams songe plutôt à Ephèse et évoque le texte des *Actes*, XIX, 35 : la ville d'Ephèse était la gardienne du temple de la grande Artémis et de sa statue tombée du ciel.

Ce phénomène signalé par les annales hittites de Mursilis II est-il identiquement celui que M. Jean Bosler a voulu retrouver dans le livre de Josué? Il saute aux yeux que ces rapprochements superficiels et rapides posent plus de questions qu'ils n'en résolvent. Quelle est la nature exacte du météore signalé dans les documents hittites? Quel est son point de chute? Quand ce phénomène s'est-il produit? Quelle est d'autre part la date exacte à laquelle il faut placer l'Exode d'Egypte et l'arrivée en Canaan? Quand la ville de Jéricho est-elle tombée aux mains d'Israël? Autant de questions qui attendent et attendront peut-être toujours des réponses précises et définitives. La vraie science est parfois l'art d'ignorer.

---

18. W. J. Phythian-Adams, *A meteorite of the fourteenth century B. C.*, dans le *Palestine Exploration Quarterly*, juillet-octobre 1946, p. 116-124.

Parmi les derniers travaux sur le miracle de Josué, il faut accorder une attention spéciale à l'étude publiée en 1949, par Bernard Alfrink [19] (aujourd'hui Mgr Alfrink).

La solution de Mgr Alfrink consiste à comprendre l'arrêt du soleil et de la lune comme un obscurcissement d'ordre atmosphérique qui aurait été un présage défavorable pour les cinq rois amorréens. Mais un phénomène de ce genre ne devait pas être d'une rareté exceptionnelle et l'on ne voit pas comment cette solution sauvegarde le caractère étonnant, unique, du prodige qu'avait en vue l'auteur du livre de Josué. Aussi bien n'est-ce pas la solution positive à laquelle s'arrête Mgr Alfrink qui nous intéresse ici.

Ce qui nous paraît plus précieux, c'est que le théologien hollandais n'a pas pris ce parti, sans avoir au préalable reconnu la légitimité des principes auxquels il faut faire appel pour une solution qui tient compte à la fois du sens littéral de notre narration et du genre littéraire auquel elle appartient.

Voici en quels termes s'exprime Mgr Alfrink : « On pourrait défendre la conception que l'on doit comprendre les mots du poète dans le sens le plus littéral et que l'on ne doit pas en modifier la portée : le poète a en effet en vue un arrêt du soleil et de la lune. Ceci montre suffisamment que nous avons affaire ici avec une légende, dans laquelle le héros accomplit des exploits incroyables. Dans les légendes héroïques, la fantaisie garde libre carrière. Si une parabole, une fable ou n'importe quel récit fictif peut être objet d'inspiration, on ne peut méconnaître la même possibilité pour une légende. Il faudra alors rechercher le critère selon lequel on peut attribuer à un récit le caractère légendaire. Que le fait de franchir les limites du possible constitue ce critère, personne n'en doutera. Que dans notre cas concret — en prenant le texte dans son sens littéral — cette limite soit franchie, il n'y a pas à cela le moindre doute. De plus, en raison de son caractère poétique — et éventuellement en tenant compte de l'indication du livre du Jashar —, le morceau se caractérise comme un fragment littéraire indépendant que l'auteur du livre de Josué a tiré d'ailleurs. Pourquoi un écrivain inspiré ne pourrait-il pas faire une citation qui, par son contenu, est une légende? ».

A cette dernière question du distingué prélat hollandais, le regretté P. F.-M. Abel, O.P. [20], répondait affirmativement, quand, dans sa traduction de la Bible de Jérusalem, il écrivait, à propos de Josué, X, 12-14 : « Le couplet d'un chant populaire sert au narrateur à prolonger son récit sur le mode de l'épopée ».

19. Bernard Alfrink, *Het « stil staan » van zon en maan in Jos., X, 12-15,* dans *Studia Catholica,* 1949, p. 238-268. — Nous sommes heureux de reconnaître notre dette envers l'étude de Mgr Alfrink : nous avons largement utilisé sa revue de l'exégèse de *Josué,* X, 12-15, depuis Copernic.

20. F.-M. Abel, O.P., *Le livre de Josué* (La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem), Paris, 1950, p. 44, note b.

Dans le volume consacré aux livres de Josué, des Juges et de Ruth, paru en 1953 dans la Bible de Montserrat, en langue catalane, Dom Bonaventura Ubach [21] fait, au sujet du miracle de Josué, quelques réflexions qui ne manquent pas d'originalité.

Dom Ubach rejette tous les efforts qu'on a tentés pour expliquer naturellement le prodige en le mettant en relation avec le trouble produit par les nuages de grêle. C'est méconnaître, dit-il à bon droit, que le texte biblique présente la chute des grêlons et l'arrêt du soleil comme deux épisodes entièrement distincts. Sur ce point précis, nous ne pouvons que marquer notre plein accord avec le moine de Montserrat.

En ce qui concerne le miracle de Josué, Dom Ubach ne voit de choix possible qu'entre deux solutions :

a) Ou bien la péricope racontant l'arrêt du soleil appartient à la rédaction originale et est inspirée comme le livre entier; alors, il s'agit d'un très grand miracle historique. On peut bien essayer de l'interpréter de diverses manières, mais toutes ces explications se valent au regard de la toute-puissance divine;

b) Ou bien la péricope est une interpolation postérieure due à la main d'un auteur non inspiré : alors, c'est une légende populaire destinée à magnifier la personne de Josué, prophète et thaumaturge.

Entre ces deux solutions, Dom Ubach se refuse à choisir : la question reste « sub iudice », aussi longtemps que l'Eglise ne s'est pas prononcée.

Etrange alternative, qui appelle plusieurs remarques. Le bénédictin catalan semble croire que le genre littéraire d'un récit est ultérieurement déterminable en raison de la présence ou de l'absence de l'inspiration. Cette position ne sera guère admise par un exégète catholique conscient de ce que comporte la doctrine des genres littéraires, telle qu'elle doit être comprise à la suite de l'encyclique « Divino afflante Spiritu ».

Nous ne voyons vraiment aucune raison de mettre en doute l'authenticité de Josué, X, 12-14. Dom Ubach lui-même n'en fournit aucune. Dans ces conditions, il paraît vain d'attendre à ce sujet une déclaration de l'autorité.

Il convient plutôt de suivre les directives qu'elle a données dans ses récents documents, en prenant sérieusement en considération une troisième solution, adoptée par le P. Abel, justifiée dans les principes qu'elle met en œuvre par Mgr Alfrink.

Cette troisième solution s'énoncera comme suit : la péricope racontant l'arrêt du soleil par Josué appartient à la rédaction primitive et est inspirée; elle rapporte un récit populaire destiné, comme l'a très bien vu Dom Ubach, à magnifier le grand capitaine dont Dieu s'est servi pour mettre son peuple élu en possession de la terre promise.

21. Dom Bonaventura Ubach, *La Biblia*, Vol. IV (Josué-Juges-Ruth), Abbaye de Montserrat, 1953, p. 87.

C'est cette solution que nous voudrions maintenant exposer.

*
* *

Les douze premiers chapitres du livre de Josué racontent comment Israël est entré — au moins partiellement — en possession de la terre de Canaan. Pour l'accomplissement de cette œuvre se dresse un personnage de premier plan, le successeur de Moïse. C'est par Josué que vont se continuer les « gesta Dei per Hebraeos » : la conquête sera racontée à la manière d'une épopée, remplie de merveilleux divin.

Les hagiographes croient, avec une légitime fierté, qu'une providence spéciale veille sur Israël : l'œuvre des hommes est peu de chose, l'aide de Dieu est tout. C'est ainsi qu'un Psalmiste chantait à propos de cette conquête :

> « O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles,
> nos pères nous ont raconté
> l'œuvre que tu as faite de leur temps,
> aux temps anciens par ta puissance :
> Tu as dispersé les nations ; eux, tu les a implantés ;
> tu as brisé les peuples ; eux, tu les as fait croître.
> Ce n'est point par leur glaive qu'ils ont conquis la terre
> et ce n'est pas leur bras qui les fit triompher ;
> c'est ta droite, ton bras et l'éclat de ta face,
> parce que tu les aimais » (Ps. XLIV, 2-4) [22].

Le moment solennel est arrivé où Dieu va accomplir les promesses faites aux Patriarches : il va donner à son peuple la terre où coulent le lait et le miel. Aussi tout se passera selon un mode merveilleux et divin.

Ce qui accentue l'allure épique [23] du livre de Josué, c'est qu'à la différence de ce qui est insinué ailleurs dans la Bible, où la conquête apparaît comme le résultat d'efforts isolés, tentés sur différents points, il s'agit ici d'une vaste entreprise qui est l'œuvre de tout un peuple.

« La Bible — ainsi s'exprime Barrois [24] dans son Manuel d'archéologie — nous montre les clans hébreux assaillant le pays qu'ils tournent par les pistes de la Transjordanie. Il faut sans doute compter avec une certaine schématisation de cet exode que les Livres Saints nous présentent comme un mouvement de masse. Il est plus vraisem-

22. Traduction Condamin, *Poèmes de la Bible*, p. 141.
23. Sur la « coloration épique » et le « schématisme » du livre de Josué, cfr A. Gelin, dans la *Sainte Bible* de Pirot et Clamer, t. III, 1949, p. 18.
24. A.-G. Barrois, O.P., *Manuel d'archéologie biblique*, t. I, Paris, Picard, 1939, p. 22.

blable de supposer que la pénétration fut le résultat d'actions distinctes, ayant leurs objectifs propres et qui groupaient les guerriers des tribus confédérées avec ceux des clans alliés demeurés au pays. L'examen des textes révèle plus d'un trait réfractaire à la marche triomphale que pour les commodités de l'expression et la glorification des ancêtres on imagina par la suite ».

Quand on parcourt le livre de Josué, le caractère épique de l'œuvre apparaît en plus d'un endroit.

Venant des hauteurs de Moab, en Transjordanie, le peuple s'avance jusqu'au Jourdain. On sait comment le passage du fleuve est raconté comme l'avait été, lors de l'Exode, le passage de la Mer Rouge. C'est l'hagiographe lui-même qui fait mention du parallélisme entre les deux prodiges accomplis par Dieu « afin que tous les peuples de la terre reconnaissent combien est puissante la main de Jahvé » (Josué, IV, 24).

Une fois le Jourdain franchi, Josué se prépare à attaquer la ville de Jéricho. Tandis qu'il se trouve en face de la cité à conquérir, voici que le général en chef de l'armée de Jahvé lui apparaît [25]. Episode mystérieux, qui semble bien conforme au style de l'épopée (Josué, V, 13-15). La prise de Jéricho est également racontée dans le même genre épique (Josué, VI, 1-16, 20).

La destruction de la place forte de Jéricho ouvrait le chemin vers l'intérieur. Josué s'empare de Haï, près de Béthel, à une vingtaine de kilomètres de Jéricho. De là, de nouveaux progrès étaient possibles : les hauts plateaux du centre étaient accessibles.

Plutôt que de résister à ces Israélites qui triomphaient de tous les obstacles, la confédération des Hévéens ou Hivites trouva plus sage d'obtenir par ruse une alliance avec eux. Cette confédération comprenait Gabaon, Képhira, Beeroth et Qiryathiarim. L'alliance hivite ouvrait à Josué le cœur du pays et doublait ses forces combattantes.

La réaction ne se fit pas attendre : un groupe de cités du sud se mirent d'accord pour marcher contre les Hévéens et les punir d'être passés à l'envahisseur.

Cette ligue du sud était sérieuse : elle comprenait Jérusalem, Hébron, Yarmouth, Lachish et Eglon (dans l'hébreu — Adullam dans les Septante). En tenant compte de la superficie de ces anciennes cités et de la population que leurs murs pouvaient contenir, on est arrivé à la conclusion que cette ligue avait pu mettre sur pied une armée d'environ 2.000 hommes. Ce sont ces forces militaires qui, sous la conduite du gouverneur de Jérusalem, vinrent établir leur camp devant Gabaon, la ville principale des Hivites confédérés.

Pour venir au secours de ses nouveaux alliés, Josué parcourt en

25. F.-M. Abel, O.P., *L'apparition du chef de l'armée de Yahveh à Josué* (Jos., V, 13-15), dans *Studia Anselmiana*, 27-28, Rome, 1951, p. 109-113.

une nuit avec son armée la distance de trente kilomètres qui séparait Guilgal de Gabaon. Si l'on observe que la différence de niveau entre Guilgal, dans la vallée du Jourdain, et Gabaon, sur la montagne, est de 1.200 mètres, il faudra reconnaître que Josué était un chef prompt à se décider et rapide dans ses mouvements stratégiques.

Les confédérés amorréens qui venaient de s'installer en face de Gabaon furent surpris par l'arrivée soudaine d'Israël et leurs 2.000 hommes furent écrasés par les quelque 3.000 soldats que pouvait compter l'armée d'Israël dont la force s'était accrue de celle de ses alliés.

La déroute des Amorréens fut complète. Ils prirent la fuite et se sauvèrent par la descente de Beth-Horon, ouverte devant eux vers l'ouest. La poursuite amena les vainqueurs jusqu'à Azêqah (Tell-Zakaria).

Pour Israël, cette victoire était d'une importance capitale : ses armées avaient victorieusement traversé le pays depuis le Jourdain jusqu'aux plaines bordant la Méditerranée. Un coin était enfoncé entre les cités cananéennes du Nord et celles du Sud.

On comprend sans peine que cette victoire ait fait époque dans les souvenirs de la nation. Comme la grandeur de l'épopée caractérisait les récits du passage du Jourdain et de la prise de Jéricho, ainsi s'empara-t-elle des souvenirs de la bataille de Gabaon.

Ce combat devint un thème de prédilection pour les poètes populaires, qui trouvaient dans leur foi religieuse une source d'inspiration pour mettre en relief l'idée exprimée par le Psalmiste :

> « Ce n'est point par leur glaive qu'ils ont conquis la terre
> et ce n'est pas leur bras qui les fit triompher;
> c'est ta droite, ton bras et l'éclat de ta face,
> parce que tu les aimais ».

Pour les chantres inspirés d'Israël, les épisodes humains, tels qu'ils apparaissent à nos yeux de chair, ne se comprennent que si, derrière ces faits et gestes, on place la suprême réalité qui gouverne les hommes et les choses : Jahvé, le Dieu d'Israël, le Dieu qui aime son peuple et intervient dans les événements humains pour réaliser ses promesses.

Lisons le récit de la bataille de Gabaon tel qu'il est consigné dans le chapitre dixième du livre de Josué, versets 1-15.

Les sept premiers versets exposent la situation que nous avons résumée plus haut : les cinq rois de Jérusalem, d'Hébron, de Yarmouth, de Lachish et d'Eglon viennent avec toutes leurs troupes mettre le siège devant Gabaon et ouvrent contre elle les hostilités. Les Gabaonites envoient dire à Josué, qui se trouve toujours au camp de Guilgal, dans la vallée du Jourdain : « Ne délaisse pas tes serviteurs, hâte-toi de monter jusqu'à nous pour nous sauver et nous secourir, car tous les rois amorréens qui habitent la montagne se sont ligués contre nous ». Josué monta de Guilgal en personne, ayant avec **lui tout le ban et toute l'élite de l'armée.**

Dans ces sept premiers versets rien que de très intelligible humainement. Ce qui va suivre, humainement parlant toujours, c'est ce que nous avons insinué plus haut : Josué, par une marche de nuit, arrive à l'improviste et tombe sur l'armée des cinq rois amorréens, avant même qu'ils aient pu se ranger en bataille. Ceux-ci n'ont d'autre ressource que de prendre la fuite vers l'ouest par la descente de Beth-Horon ouverte devant eux et les troupes de Josué les poursuivent jusque dans la plaine. Voilà ce qu'aurait vu un moderne correspondant de guerre qui aurait assisté à la bataille.

Notre hagiographe va procéder tout autrement : ce qui s'est humainement passé ne l'intéresse que pour autant que la victoire remportée est une nouvelle manifestation de cette providence toute spéciale que Dieu exerce sur son peuple choisi. Ecoutons la suite du récit :

« Jahvé dit à Josué : « Ne les crains pas ; je les ai livrés en ton pouvoir, nul d'entre eux ne te résistera ». Josué arriva sur eux à l'improviste après avoir marché toute la nuit depuis Guilgal ».

Et voici maintenant la bataille : qui en est l'auteur? Josué et ses troupes? Oui, sans doute, mais il n'en est pas question : Jahvé a si bien envahi le champ de bataille qu'il semble être seul en face de l'ennemi. La preuve en est dans la suite du texte : « C'est Jahvé qui les mit en déroute en présence d'Israël (ne dirait-on pas que Josué et ses hommes ne sont là que comme des spectateurs des exploits de Jahvé?) : c'est Jahvé qui leur infligea à Gabaon une fameuse défaite : c'est Jahvé qui les poursuivit dans la direction de la pente de Beth-Horon et les battit jusqu'à Azêqah ».

Pour la foi de l'hagiographe, Jahvé est la cause principale de la victoire; Josué et son armée ne furent que l'instrument. Et encore, *furent-ils le seul instrument entre les mains du Dieu d'Israël? Non,* répond notre narrateur : si Jahvé est intervenu dans la bataille, il l'a fait avec ses armes à lui. Nous lisons au verset onzième :

« Or, tandis qu'ils fuyaient devant Israël à la descente de Beth-Horon, Jahvé fit tomber du ciel sur eux jusqu'à Azêqah d'énormes pierres qui les assommèrent. Il en mourut beaucoup plus sous les pierres de grêle que sous le tranchant du glaive israélite ».

Ainsi donc le bombardement de Jahvé par d'énormes grêlons s'est montré beaucoup plus efficace que toute l'infanterie de Josué. On sait que pour la mentalité des anciens Hébreux les phénomènes violents, comme les tempêtes, les pluies, les grêles, sont des armes entre les mains de Dieu. La grêle surtout est l'instrument des vengeances divines. C'est la septième plaie dont Jahvé avait frappé les Egyptiens, parce qu'ils refusaient de laisser partir les Hébreux. Rien d'étonnant qu'il se serve de la même arme contre les Amorréens qui veulent empêcher Israël de prendre possession de la terre promise.

Nous lisons dans l'Exode : « Jahvé produisit tonnerres et grêle, **et le feu parcourait la terre. Jahvé fit pleuvoir de la grêle sur le pays**

d'Egypte. Il tomba de la grêle et du feu mêlé à la grêle, grêle terrible telle qu'il n'y en avait point eu de semblable dans tout le pays d'Egypte, depuis qu'il forme une nation. La grêle frappa, dans tout le pays d'Egypte, tout ce qui était dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux animaux : la grêle frappa aussi toutes les plantes des champs. Il n'y eut que dans le pays de Goshen, où étaient les enfants d'Israël, qu'il ne tomba pas de grêle » (*Exode*, IX, 23-26). On pourrait citer d'autres passages des prophètes et des psaumes où la grêle est un élément des théophanies et manifeste une intervention spéciale de Dieu.

C'est ce qu'a bien compris l'auteur de l'*Ecclésiastique*, XLVI, 5, quand, faisant allusion à cet épisode, il déclare que « ces pierres de grêle étaient d'une force puissante ». Il aurait pu ajouter, en restant dans l'esprit de l'hagiographe antique, qu'entre les mains de Jahvé ces pierres étaient des armes intelligentes qui frappaient les Amorréens et épargnaient l'armée de Josué, comme déjà cela s'était produit en Egypte.

Dans les versets 12-14, qui font suite à l'épisode des grêlons, nous trouvons un récit qui, dans sa première origine, n'avait aucune relation avec la narration précédente. Dans nos Bibles hébraïques, il constitue une péricope séparée qui commence par « Az » (alors, en ce temps-là) [26]. Voici la traduction de cette histoire célèbre entre toutes :

« Alors s'adressant à Jahvé, le jour même où il lui livrait l'Amorréen sous les yeux des Israélites, Josué s'écria :

Soleil, arrête-toi sur Gabaon
Et toi, lune, sur la vallée d'Ayalon.
Et le soleil s'arrêta et la lune se tint immobile
Jusqu'à ce que le peuple eût tiré vengeance de ses ennemis.

Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste? Le soleil s'immobilisa au milieu du ciel et près d'un jour entier retarda son coucher. Il n'y a pas eu de journée pareille ni avant ni depuis, où Jahvé ait obéi à la voix d'un homme. C'est que Jahvé combattait pour Israël ».

La déroute de l'ennemi s'étant produite très tôt dans la matinée, on ne voit pas pourquoi il eût été nécessaire de prolonger la journée par ce qu'on appelle l'arrêt du soleil.

Autre remarque importante : l'épisode de l'arrêt du soleil doit son origine à un poème sur la bataille de Gabaon, que le rédacteur du livre de Josué a découvert dans un recueil de chants épiques qui avait nom « Sepher haj-jashar » (livre du Juste). Or, dans la forme qu'il avait dans ce répertoire, ce poème avait manifestement pour but de magnifier le héros national Josué, en lui attribuant cette audace inouïe d'avoir tout simplement donné au soleil et à la lune l'ordre de

26. Sur l'imprécision de la particule « alors » cfr les remarques de Dom Ubach, p. 86.

s'arrêter et d'éclairer le champ de bataille jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis.

On a gardé le souvenir si exact des quatre vers extraits du poème que tous se demandent avec curiosité : « Josué a-t-il arrêté le soleil? ». On ne remarque pas assez que le rédacteur du livre a tâché de corriger ce qu'il y avait de trop audacieux dans le vieux poème en déclarant que Josué s'était adressé à Jahvé et que Jahvé avait daigné obéir à la voix d'un homme. Il reste que, si l'histoire de la grêle magnifie l'intervention de Jahvé, l'arrêt du soleil est dans son principe à la plus grande gloire du capitaine Josué.

Nous avons donc, dans le prodige de la grêle et dans l'arrêt du soleil, deux épisodes d'origine différente, mais qui tous deux avaient pour but d'entourer d'un halo de grandeur épique la journée de Gabaon. Tous deux, dans la rédaction actuelle du récit, traduisent cette idée très simple et très vraie, que, quand Dieu veut intervenir dans les affaires humaines, il peut le faire en utilisant la nature entière, dont il est le Créateur et Seigneur, et la nature s'empresse d'obéir aux ordres de son Maître tout-puissant.

Mais si nous voulons comprendre ces interventions de Dieu comme les imaginaient les anciens Orientaux, il nous faut d'abord avoir de la nature la conception qu'ils en avaient eux-mêmes, et non celle que nous offrent nos sciences modernes et notre système actuel des « lois de la nature ».

Karl Adam a écrit une page [27] suggestive sur la manière dont Jésus concevait l'univers : ses réflexions peuvent aider à comprendre la mentalité des écrivains bibliques devant la création entière. Eux aussi sont profondément persuadés que toutes les choses sont essentiellement et à tout instant soumises à l'appel divin, parce qu'elles sont simples et nues dans la main de leur Créateur.

Pour les anciens Hébreux, tout obéit — et directement — à la volonté de Jahvé : au reste, le vent est le souffle de Jahvé, le tonnerre est sa voix, les flammes de l'éclair sont le scintillement de ses armes. Il y a des réservoirs où Jahvé tient enfermées des provisions de lumière, de ténèbres, de pluie, de neige, de grêle [28]. De tous ces éléments, il fait ce qu'il veut, comme il le veut, quand il le veut.

Quant aux astres, le soleil, la lune et les étoiles, ce sont des êtres animés qui ont une vie propre, entendent les ordres de Jahvé et y obéissent avec une prompte exactitude.

Le Psaume XIX parle de la tente que Dieu a dressée dans les cieux pour le soleil : celui-ci, comme un époux sortant du pavillon nuptial, s'élance chaque matin d'une extrémité du ciel et court à l'autre extrémité, comme un héros joyeux bondissant dans la carrière.

27. Citée dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1953, p. 280-281.
28. Voir surtout Job, XXXVIII, 19-30.

Décrivant le trouble provoqué par un violent orage, le prophète Habacuc [29] déclare que le soleil et la lune ne sont pas sortis de leur demeure; aussi n'a-t-on d'autre clarté que les éclairs de la lance de Jahvé, d'autre lueur que le scintillement de ses flèches.

Dans le livre des Juges, V, 20, on affirme que dans le combat livré par le peuple d'Israël à Sisera, chef de l'armée de Yabin, roi de Canaan, les étoiles du haut du ciel ont combattu pour Israël, de leurs cheminements elles ont combattu contre Sisera.

Car, semblable à un général d'armée, Jahvé, qui a créé les astres, les fait marcher comme une armée bien comptée; tous ces astres, il les connaît, à chacun il a donné un nom. Quand il fait l'appel, tous sont présents, pas un ne fait défaut (Isaïe, XL, 25-26).

Dans un récit de création du livre de Job, les astres du matin chantent en chœur, pendant que les fils de Dieu poussent des cris d'allégresse (Job, XXXVIII, 7).

Quand on s'est dûment efforcé d'entrer dans la mentalité des anciens Hébreux contemplant l'univers, on commence à comprendre qu'un ancien poète épique, dans l'intention de grandir le héros national Josué, le vainqueur de Gabaon, ait imaginé le célèbre capitaine ordonnant au soleil et à la lune d'interrompre leur course pour lui permettre d'achever la défaite de l'Amorréen.

C'est une loi de l'épopée d'attribuer aux héros qu'elle met en scène des exploits inouïs, uniques, qui ne se sont jamais vus et qu'on ne reverra plus jamais. Ainsi pour Josué : il avait conduit à la victoire les armées d'Israël en commandant au soleil et à la lune de lui venir en aide et il avait été obéi.

Tel était le thème que développait une vieille poésie que l'auteur du livre de Josué avait découverte dans ce qu'il appelle le « Sepher haj-jashar » (le livre du Juste).

Ce livre est nommé ailleurs encore dans la Bible. Au début du second livre de Samuel, nous apprenons que la complainte funèbre que David avait composée pour pleurer la mort de Saül et Jonathan se trouvait aussi conservée dans le livre du Juste. Ce recueil, nous dit-on, servait à l'enseignement des fils de Juda.

On avait donc en Israël le souci de transmettre à la postérité, de faire apprendre et retenir de mémoire par les enfants et les jeunes gens les chants fameux que de grands poètes avaient composés pour célébrer les « gesta Dei per Patres », les exploits accomplis par Dieu et par les lointains ancêtres d'Israël.

Ce souci pédagogique apparaît aussi dans la littérature babylonienne : à la fin du poème de la création, l'« Enuma elish », se lit l'avertissement suivant :

---

29. *Habacuc*, III, 11.

« Qu'on s'en souvienne. Que l'ancien le fasse connaître.
Que le sage et l'intelligent réfléchissent ensemble.
Que le père le répète, qu'il le fasse retenir à l'enfant [30] ».

Il est encore question du livre du Juste dans un troisième passage de l'Ecriture : la version grecque de *I Rois*, VIII, 53, cite un quatrain d'un chant composé par Salomon lors de la dédicace du temple. Cette strophe est d'interprétation difficile [31], mais on s'accorde à reconnaître qu'elle a été extraite de ce « Sepher haj-jashar » auquel furent empruntées et la strophe sur la bataille de Gabaon et la lamentation de David sur Saül et Jonathan.

On est d'accord sur ce dernier point, disions-nous, bien que dans la version grecque il soit question, non pas du livre du Juste, mais du livre de chant (biblion tês ôdês). Dans les traductions, l'écart paraît considérable entre « livre du Juste » et « livre de chant ». En hébreu, la différence est minime : elle tient dans l'inversion de deux lettres : « juste » se dit « jashar » et « chant » se dit « shîr ». Si la prononciation de ces deux mots accuse encore une différence, les graphies sont très semblables : d'une part « j-sh-r », de l'autre « sh-j-r ». Il suffit du déplacement du jod pour obtenir « shîr » (chant) au lieu de « jashar » (juste).

On s'est naturellement demandé quel était le vrai titre du recueil : « livre du Juste » ou « livre de chant »? Il semblerait plus normal de réserver à un recueil de poèmes le nom de « livre de chant », mais c'est précisément parce que le titre « livre du Juste » est plus difficile à interpréter que l'on estime devoir préférer cette appellation, même si on ne parvient pas à en fournir une explication plausible. Ainsi le veut la règle de critique : il faut préférer la leçon la plus difficile [32].

A vrai dire, et c'est cela qui importe pour nous, si le nom n'est pas clair, la chose est évidente : on conservait en Israël un recueil de poèmes anciens, célébrant les grandes heures et les grands hommes de la nation : Josué à la bataille de Gabaon, Saül et Jonathan tombés sur les monts de Gelboé et pleurés par David, Salomon au jour de la dédicace du Temple.

Ce recueil n'était pas isolé : dans le livre des Nombres, XXI, 14 s., il est fait mention du « Sepher milḥamoth Jahweh » (le livre des guerres de Jahvé). A en juger par le titre et les extraits connus, ce livre, comme celui du Jashar, était une collection d'anciens chants

30. Dhorme, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, p. 81, lignes 125-127.

31. On trouve ce poème dans l'hébreu, sous une forme moins développée et sans indication d'origine en *I Rois*, VIII, 12-13. — Voir une tentative de restitution par A. Loisy, *Journal Asiatique*, 1898, p. 44-67 — cfr aussi Montgomery-Gehman, *The Books of Kings* (The International Critical Commentary), 1951, p. 189-192.

32. Cependant Montgomery (p. 192) admettrait plutôt comme titre « livre de chant ».

populaires et guerriers qui furent d'abord répétés oralement, jusqu'au moment où l'organisation de la vie nationale et le progrès de la culture produisirent en Israël une période d'activité littéraire. La date à laquelle on recueillit par écrit ces collections de poèmes et de chants ne peut pas être déterminée avec certitude : selon les uns, le travail aurait été fait à l'époque de David-Salomon, selon d'autres, entre 850 et 800 avant notre ère.

Quoi qu'il en soit de cette question de date, il est d'une grande importance de constater l'origine littéraire de la strophe sur l'arrêt du soleil à Gabaon. Elle est extraite d'un poème qui racontait sur le mode épique la fameuse bataille.

Le genre littéraire que nous appelons l'épopée comporte des lois similaires chez tous les peuples qui ont cultivé ce genre dans une antiquité plus ou moins lointaine. Parmi ces lois, il en est une qui se vérifie avec une constance remarquable : c'est l'emploi du merveilleux épique. La divinité ou les êtres supérieurs interviennent sans cesse aux côtés des héros humains. Il n'y a pas lieu de s'étendre sur ce point qui est suffisamment connu, ni de s'étonner si la même loi se vérifie dans une narration biblique composée sur le mode épique.

Il ne leur suffisait pas, à ces poètes populaires et à l'auditoire auquel ils s'adressaient, de croire que tous les événements de l'histoire humaine sont conduits par une Providence qui dispose des hommes et des choses en vue d'un plan qu'elle veut réaliser.

Il fallait rendre sensible l'action de cette Providence par le récit de prodiges qui signaleraient fortement sa présence dans le cours des événements. Il faut bien admettre qu'il existe dans la Bible plus d'un récit où le fait objectif, pour historique qu'il soit, est difficile à dégager avec précision.

Pour un ancien Israélite, ces récits interprètent en une langue populaire, imagée, concrète, l'assistance que Jahvé n'a cessé de prêter à son peuple choisi à travers les diverses péripéties de son histoire. Au prix des plus étonnants prodiges, il a mis au service de ceux qu'il aimait la nature entière. N'est-il pas le Maître de l'univers? Toutes les créatures ne lui doivent-elles pas immédiate obéissance? En est-il une seule qui puisse ou qui veuille se soustraire à l'ordre du Tout-Puissant?

Ce n'est certes pas comprendre le récit de ces faits dans l'esprit où les racontaient les vieux hagiographes inspirés que de s'efforcer — comme plusieurs tâchent de le faire de nos jours — d'y substituer quelque fait naturel pleinement explicable au regard de notre raison humaine et de nos sciences actuelles. Tous ces faits veulent être merveilleux et veulent être compris comme tels.

Pour porter sur un récit de ce genre et sur sa valeur religieuse un jugement équitable, il convient de se rappeler ce que disait le Père Lagrange à propos de la légende dont il admettait, dans certains cas,

la présence dans la Bible : « Légende n'est pas synonyme de mensonge... La légende a sa vérité, supérieure assez souvent à celle des critiques [33] ».

Le fondateur de l'Ecole Biblique de Jérusalem a dit encore, en termes excellents : « L'histoire critique est une approximation de la vérité à l'aide des documents écrits ; la légende est une autre approximation de la physionomie d'une personne ou de l'action d'une idée par l'imagination populaire ».

On peut dire aussi que la bataille de Gabaon, envisagée dans ses éléments humains, a fourni un récit qui est une certaine approximation de la vérité. D'autre part, en représentant, suivant les lois du style épique, les rôles attribués à Jahvé, dans l'épisode des grêlons, et à Josué, dans le prodigieux arrêt du soleil, l'imagination populaire a apporté un autre élément de vérité. Elle a fortement attiré l'attention sur le caractère providentiel de l'histoire du peuple de Dieu, même si elle a exprimé cet aspect particulier d'une manière épique et populaire, qui nécessite du point de vue critique une mise au point.

« Car au point de vue théologico-biblique — et ceci est encore une remarque pertinente du Père Lagrange — il s'agit moins de précision historique, dont l'intérêt est presque toujours secondaire, que du caractère religieux et digne des écrits sacrés ».

Conformément à la doctrine enseignée par « Divino afflante Spiritu », il faut admettre que rien n'empêche qu'un récit héroïque se rencontre dans un livre inspiré. Toute la question est de juger du caractère de ce récit suivant les règles du genre littéraire auquel il appartient.

Or, ce que le poète a voulu par ce récit épique, c'était de mettre en relief la grandeur du héros national Josué, le conquérant de la Terre promise, lequel demande à Dieu les choses les plus étonnantes et les obtient : nous comprenons alors la réflexion de l'auteur du livre : « Il n'y a pas eu de journée pareille ni avant ni depuis, où Jahvé ait obéi à la voix d'un homme. C'est que Jahvé combattait pour Israël ».

Mais la leçon religieuse se dégage parfaitement de l'épopée, en raison même du caractère unique et outrancier de celle-ci ; l'auteur lui-même a mis en relief cet enseignement par le mot de la fin : « C'est que Jahvé combattait pour Israël ».

G. LAMBERT, S. J.

---

33. M.-J. Lagrange, O.P., *La méthode historique*, 1904, Note pour le second tirage, p. XII. On trouve la même idée chez H. Gunkel, *Genesis*, Einleitung, p. VIII (édit. 1922) : « Sage ist nicht Lüge, sondern vielmehr eine besondere Art von Dichtung ».